

«Le Bâtiment de pierre», une élégie pour les victimes de la terreur



ROMAN

Asli Erdogan

Le Bâtiment de pierre

Traduit du turc par Jean Descat

Actes Sud, 108 p.

★★★★

Il ne faut pas croire aux apparences. Asli Erdogan a été balle-rine, certes, mais sous ses allures de cygne elle cache un tempérament de tête brûlée. Sa première mission en terrain hostile a été le

CERN à Genève. Elle venait d'Istanbul, elle avait 24 ans et une thèse en cours sur le boson de Higgs. Seule femme de l'équipe de physiciens parmi les meilleurs du monde réunis autour de l'accélérateur de particules, Asli a mis les bouchées doubles pour tenir sa place. Pour échapper à la pression et au climat machiste, dit-elle, elle s'est mise à écrire le soir dans sa chambre de bonne de la Vieille-Ville de Genève où elle logeait. Elle a tenu six mois à ce rythme: particules le jour, mots la nuit. Son premier livre, *Le Mandarin miraculeux*, déambulation torturée dans Genève la nuit, est né comme cela.

Et puis elle est rentrée à Istanbul et s'est mise à écrire des chroniques pour le journal *Radikal* sur les sujets qui crispent: le problème kurde, arménien, la torture, le viol, les conditions de détention des prisonniers, etc. Ses

articles lui valent des menaces. Elle part pour Rio où elle écrit *La Ville dont la cape est rouge*, errance moite dans la mégapole brésilienne, qui lui vaut d'être traduite dans plusieurs pays.

Istanbul de nouveau. On l'a rencontrée là, un soir d'avril 2009. Elle était en train d'écrire un roman difficile, sur la torture. *Le Bâtiment de pierre* a été publié depuis et paraît en français aujourd'hui chez Actes Sud.

Ce soir-là, Asli Erdogan devait crier pour se faire entendre. Le café qu'elle avait choisi pour notre rendez-vous était bondé, braché, incroyablement bruyant. Elle expliquait qu'elle venait de quitter sa table de travail et les cris du *Bâtiment de pierre*, cet édifice, pivot central du récit, où des prisonniers politiques et des enfants des rues sont battus et torturés. Son livre est un chant pour les morts de la violence d'Etat. Une élégie

douce, épuisée, qui s'acharne encore et encore à dire jusqu'à la transe répétitive, l'envolée onirique, l'existence du drame.

Dans le café ultra-bruyant, l'écrivaine, fille d'intellectuels de gauche, victimes eux-mêmes de torture après le coup d'Etat de 1980, explique: «Voyez ce café. Il est ancien. Il a longtemps été un lieu de rendez-vous important pour les intellectuels et les artistes. Le poète Onat Kutlar s'asseyait toujours à une table, au fond. Il a été victime d'une bombe à cet endroit en 1995. Une plaque commémorative expliquait le drame. Et puis, il y a quelques années, le café a été entièrement refait et tout a disparu. La plaque aussi évidemment.» La masse sonore avale presque ses mots. Elle poursuit: «La Turquie vit dans le déni. Tout se passe comme si les victimes de la violence du pouvoir n'avaient jamais existé.»

Le Bâtiment de pierre veut leur donner une voix. Le texte est court. Impossible de faire plus long. Asli Erdogan l'a écrit avec sa peau, sa salive, ses cris muets. Au café, elle semblait exsangue. «C'est bien. Ça veut dire que ce que j'écris touche juste.» Impossible de faire plus long pour le lecteur aussi qui marche et marche dans les couloirs de la terreur avec une femme qui se souvient de son séjour là-bas. Cette femme se fait conteuse, elle doit dire celui qui est mort dans les étages du bâtiment et «lui a donné ses yeux». Il est l'ange.

A moins qu'il ne soit celui qui gît devant le bâtiment, à même le sol, la tête penchée sur sa poitrine. Celui-là, désigné par la lettre A, n'arrive jamais au terme de son récit. Il ne trouve personne pour l'écouter. Alors il rit. Cet homme-là parle la langue des pierres.

Dans un réseau de phrases qui se répètent, motifs qui enserrant

comme la plainte, comme l'élan de survie, Asli Erdogan conduit son élégie. Des scènes s'impriment, douloureusement. Comme celle où un cortège d'enfants des rues s'avance dans un couloir du bâtiment. Ils semblent avaler le silence jusqu'à ce que l'un d'eux entonne une chanson, reprise petit à petit par les autres, doucement. Comme celle où A se fait prince de conte, tout boueux qu'il est, en fracassant la vitrine d'un magasin du centre-ville et dans cette nuit où la circulation couvre toutes les voix, où les enseignes clignotent dans une fièvre multicolore, il va lancer son cri dérisoire, son poème sur l'homme.

Lisbeth Koutchoumoff

>> Consultez les critiques littéraires sur Internet

www.letemps.ch/livres